

ANDRÉ GIDE

*Lettres à Taha Hussein
et sa famille* ¹

présentées par

CLAUDE-MOËNIS TAHA-HUSSEIN

Le 26 janvier 1939, Gide s'est embarqué à Marseille pour l'Égypte, où il est arrivé le 30 au Caire et à l'aube du 3 février à Louxor. Il va séjourner au Louxor Hotel jusqu'au 16 mars, puis passera quelques jours à Alexandrie avant de prendre le bateau pour la Grèce où il a convenu de passer les vacances de Pâques avec Robert Levesque, qui est depuis la rentrée d'octobre 1938 professeur de français dans un collège de l'île de Spetsai.

Taha Hussein (l'écrivain arabe est alors âgé de cinquante ans) a appris la venue de Gide en Égypte (pour la première fois) et, désireux de faire sa connaissance, lui a adressé une traduction française de son autobiographie (*Le Livre des jours*), accompagnée d'une lettre dans laquelle il lui proposait de l'aller voir dès son retour au Caire. Gide lui répond le jour même de son départ de Haute-Égypte :

1. Toutes conservées dans les archives familiales, sauf les trois lettres de Claude-Moënis Taha-Hussein, à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet (lettres X, XII et XIV, respectivement γ 817.1, γ 817.3 et γ 817.2).

I.

Louxor, [jeudi] 16 mars [19]39.

Mon cher Taha Hussein,

J'ai lu votre beau livre avec une émotion bien vive. Il respire de part en part un sentiment d'humanité, de sympathie profonde — fraternelle, qui trouve aussitôt écho dans mon cœur.

Je n'ai pas répondu aussitôt à votre très aimable lettre, incertain de savoir si je pourrais accepter votre proposition de rencontre au Caire. Mais l'état de fatigue où je me trouve encore, malgré le bienfaisant repos de Louxor, va me faire gagner Alexandrie tout aussitôt — avec l'espoir de revenir en Egypte dès l'automne prochain, mais le grand regret de ne pouvoir aussitôt vous exprimer de vive voix mes sentiments d'attention très dévouée, de haute estime, et j'allais dire : d'amitié.

De grand cœur avec vous

André Gide.

La date de l'une des deux lettres suivantes est sans doute erronée : il n'est pas vraisemblable que Taha Hussein ait attendu six mois pour répondre à la lettre de Gide, si importante ; mais rien ne permet de rectifier l'une ou l'autre date...

La lettre de Gide (dont le brouillon est conservé à la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet, γ 817.4) est évidemment une réponse à une demande de l'écrivain égyptien. Mais le post-scriptum est ambigu : il laisse croire que la traduction arabe en question de *La Porte étroite* est de Taha Hussein lui-même, ce qui n'était pas le cas. En fait, c'est un jeune intellectuel égyptien qui avait entrepris cette traduction et avait demandé à Taha Hussein d'obtenir l'accord de Gide et, si possible, une introduction ; Taha Hussein a naturellement transmis cette requête (dans une lettre qui semble malheureusement n'avoir pas été conservée).

II.

Paris, le [jeudi] 5 juillet 1945.

Monsieur,

J'ai souvent marqué dans mes écrits le grand attrait

qu'avaient exercé sur moi le monde arabe et les lumières de l'Islam. J'ai souvent et longtemps vécu en compagnie d'arabissants et d'islamisés, et ne serais sans doute pas le même, si je ne m'étais jamais attardé sous l'ombre des palmiers après avoir goûté jusqu'à l'extase l'âpre brûlure du désert. J'ai su dépouiller alors les revêtements de notre culture occidentale et retrouver une authenticité humaine perdue. Mais jusqu'aujourd'hui, si j'ai beaucoup reçu, beaucoup appris du monde arabe, il ne me paraissait pas que la réciproque fût possible ; et c'est pourquoi votre proposition me surprend. Une traduction de mes livres en votre langue... À quelle lecteur pourrait-elle s'adresser ? À quelle curiosité peut-elle répondre ? Car (et c'est, m'a-t-il paru, une des particularités essentielles du monde musulman) l'Islam à l'esprit humain apporte beaucoup plus de réponses qu'il ne soulève de questions. Me trompé-je ? Il se peut. Mais je ne sens point grande inquiétude chez ceux qu'a formés et éduqués le Coran. C'est une école d'assurance qui n'invite guère à la recherche ; et c'est même par quoi cet enseignement me semble limité !

Enfin, de tous mes livres, il n'en est point, eussé-je pensé, de plus étranger à vos préoccupations que ma *Porte étroite*. En quoi cette insatisfaction mystique que j'ai peinte ici peut-elle toucher des âmes assises dans la certitude ? Quel écho ces prières et ces appels chrétiens pourront-ils trouver parmi vous ? Ils sont même si spécialement jansénistes et protestants qu'il y aurait grande erreur à juger d'après ce livre de l'état d'âme ordinaire des chrétiens. Même parmi nous, occidentaux ou septentrionaux, cette forme de mysticisme reste exceptionnelle, et même parmi les âmes formées par la religion protestante. Ai-je mis dans ma *Porte étroite* assez d'humanité authentique et commune, assez d'amour, pour émouvoir ceux qu'une instruction différente aura su maintenir à l'abri de semblables tourments ?

J'attends le succès de votre traduction pour le savoir et, quoi qu'il advienne, veuillez croire à mes sentiments bien cordiaux.

André Gide.

La lettre que voici pourrait, je pense, tenir lieu de cette introduction que vous me demandez pour votre traduction.

La réponse de Taha Hussein, aussi intéressante et importante que la lettre de Gide, explique l'Islam, l'éclaire de manière aussi originale et véridique et avait naturellement de quoi apaiser les craintes et les scrupules de l'écrivain français qui ne pensait pas qu'un roman tel que *La Porte étroite* pût intéresser un lecteur musulman.

Cette lettre, avec celle de Gide du 5 juillet, constituèrent l'essentiel de l'introduction de Gide et de la préface de Taha Hussein à la traduction arabe de *La Porte étroite* quand elle fut publiée. Il convient de signaler aussi que ces deux lettres ont été d'abord publiées en janvier 1946 dans le n° 4 de la revue *Valeurs* du Caire et, en mars, dans le n° 5 des *Cahiers de l'Est*.

Il serait certes intéressant de dresser la liste des œuvres d'André Gide qui ont été, en Égypte et ailleurs, traduites et publiées en arabe. Ce qui est sûr, c'est que Taha Hussein a traduit lui-même *Œdipe* et *Thésée* (voir plus loin les lettres VII, VIII et X).

III.

Le Caire, [samedi] 5 janvier 1946.

Monsieur,

Mais non, vous ne vous trompez pas, tout en faisant erreur. Vous avez beaucoup fréquenté les musulmans, pas l'Islam, et ceci à un moment très pénible de leur histoire, moment de grave décadence tant du sentiment que de la connaissance de leur religion. Ces musulmans que vous avez connus, très simples et très ignorants, ne pouvaient vous dire si le Coran proposait des réponses ou soulevait des questions. Ils étaient tout au plus capables de vous faire connaître le folklore de leur pays soumis à l'influence du désert voisin.

Vous avez vu d'autres musulmans, bien au courant peut-être de votre culture occidentale, mais à coup sûr très peu familiarisés avec notre culture orientale. Quant aux arabisants qu'il vous a été donné de connaître, ils se souciaient, comme c'est leur métier de le faire, plus de la lettre que de l'esprit des textes. Les uns pas plus que les autres n'étaient en mesure de vous donner une idée exacte du Coran et de son influence sur

les intelligences et sur les cœurs : loin d'inviter à la tranquillité, l'Islam pousse l'esprit à la réflexion la plus profonde et suscite l'inquiétude la plus tourmentée. Les cinq premiers siècles de son histoire en sont la preuve la plus convaincante.

Cette tranquillité qui vous étonne, ce calme qui vous afflige, ne sont pas, croyez-le, le fait de l'Islam, mais bien plutôt une importation étrangère. Vos rapports avec musulmans et arabisants ne vous ont pas permis de voir l'angoisse que l'Islam a soulevée dans toute l'Arabie pendant les deux premiers siècles de l'Hégire, angoisse qui a donné à la littérature mondiale la poésie amoureuse la plus lyrique et la plus mystique.

Vous avez été amené à croire que l'Islam donne plus qu'il ne reçoit, et ce n'est pas exact, il a beaucoup donné parce qu'il a beaucoup reçu. Il a commencé par recevoir Judaïsme et Christianisme ; puis l'Hellénisme. Les civilisations iraniennes et hindoues. Tout cela il l'a assimilé, en a fait une chose arabe, lui a fait donner ce qu'il pouvait donner et l'a transmis à l'Occident bien avant le XV^e siècle. Quand on est arrivé à accomplir une telle tâche, on peut recevoir la culture de l'Europe moderne, et on la reçoit bien.

Vous surprendrais-je si je vous disais que *La Porte étroite* n'est pas le premier de vos livres traduits en notre langue ? De *La Symphonie pastorale* il existe, depuis une dizaine d'années déjà, une version en arabe plus d'une fois éditée. Une traduction de *L'École des Femmes* a suivi celle de *La Porte étroite*. On projette d'offrir aux lecteurs d'ici *Les Faux-Monnayeurs*. Peut-être traduira-t-on bientôt *Les Nourritures terrestres*, *Prométhée* ou *Paludes*.

Il mérite certes votre confiance, cet orient arabe qui répand votre message comme il l'a fait jadis des maîtres de l'antiquité. Et comprenez notre joie de vous avoir parmi nous au moment que deux de vos œuvres vont être connues du grand public musulman. Heureux serions-nous si leur succès pouvait vous assurer que l'Islam sait recevoir comme il sait donner.

Taha Hussein.

Le 14 décembre 1945, Gide s'est envolé avec Robert Levesque pour — après une halte à Naples, où il a donné une conférence à l'Institut Français — son second séjour en Égypte. Arrivé au Caire le 18 ou le 19, il a gagné la Haute-Égypte à la fin du mois (Louxor, Assouan, excursion à Wadi-Halfa), est revenu au Caire le 1^{er} mars ; causeries et conférences à l'Université Fouad Ier, aux lycées français du Caire et d'Alexandrie ; inauguration de l'exposition qui lui est consacrée par les « Bibliophiles d'Alexandrie »... ; le 28, il a quitté Le Caire pour Beyrouth, d'où il rentrera le 17 avril à Paris.

Au Caire, Gide a enfin fait la connaissance de Taha Hussein, ainsi que de son épouse française Suzanne (1895-1989), de sa fille Amina et de son fils Claude-Moënis qui, dans sa vingt-cinquième année, est alors élève à l'École normale supérieure. À son retour à Paris, il fixe un premier rendez-vous au jeune homme, à la « Taverne Lutétia » — plus proche du 1 bis rue Vaneau que du 45 rue d'Ulm. Le déjeuner prévu aura bien lieu.

IV.

[Paris,] Mardi matin, 30 avril [19]46.

Cher Claude Taha-Hussein,

De retour à Paris depuis déjà plus d'une semaine, j'ai dû remettre de jour en jour le plaisir que je me promets de vous voir — et la promesse faite à vos parents. Le voyage Beyrouth-Paris m'a fatigué le cœur, l'avion ayant dû, deux jours durant, survoler d'assez haut le mauvais temps — d'où invalidation (passagère, j'espère), remise des plus beaux projets... Mais je recommence à bouger, à sortir un peu — et j'ai fait ce matin de grands efforts pour vous « obtenir » au téléphone — afin de vous demander s'il vous était loisible de me rejoindre, vers treize heures, à la taverne Lutétia (angle du Bd Raspail et rue de Sèvres) premier étage — où nous aurions déjeuné ensemble... J'y serai de 13 h à 13 1/2, puis rentrerai au 1 bis rue Vaneau — où vous me trouveriez entre 16 heures et 20 h... Mais si nous ne pouvons nous joindre aujourd'hui (je ne sais quand vous atteindra ce pneumatique), le plaisir que j'aurai de vous rencontrer ne sera remis que de quelques jours.

Tout cordialement et attentivement votre

André Gide.

Trois semaines plus tard, les Taha Hussein, de passage à Paris, ont déposé leur carte rue Vaneau. À la lettre de Gide, Claude-Moënis répondra, bien sûr, par retour du courrier — et Gide retrouvera son ami Taha (au Lutétia).

V.

[Paris, vendredi] 24 mai [19]46.

Mon cher Claude Taha-Hussein,

La carte que vos parents sont venus déposer rue Vaneau ne porte pas d'adresse et c'est à travers vous que je dois leur parler. Combien de temps restent-ils encore à Paris ? Depuis que j'ai eu le plaisir de déjeuner avec vous, j'ai dû garder la chambre, fort mal en point, étranglé et comme supprimé par un gros rhume. Quelle joie j'aurais eue pourtant de revoir vos parents et de leur redire ma reconnaissance pour l'exquis accueil qui reste pour moi le meilleur souvenir du Caire. Si le temps se remettait au beau et que, sans les gêner en rien, je savais où pouvoir les retrouver, un mot de vous m'avertirait, je vous prie. En attendant, veuillez leur redire mes sentiments les plus chaleureux.

Votre

André Gide.

Peu après, il téléphone à Claude-Moënis pour convenir d'une nouvelle rencontre, en lui laissant le choix du jour, de l'heure et du lieu. Par lettre, pour ne pas le déranger, le jeune Normalien lui suggère le lundi 17 juin à 16 heures. La rencontre aura lieu une heure et demie plus tard :

VI.

Paris, le [jeudi] 13 juin [19]46.

Mon cher Claude T. H.,

Très volontiers et avec joie — mais, dentiste à 4 h 30 — ne pourrai vraisemblablement arriver au Lutétia qu'une heure après (17 h 30, lundi 17).

Bien affectueusement votre

André Gide.

الطبعة الأولى . . . أكتوبر ١٩٤٦

العنوان الأصلي للكتاب
بالفرنسية

ANDRE GIDE

OEDIPE

*

THESEE

جميع الحقوق محفوظة لدار الكاتب المصري ١٩٤٦

Mon cher André Gide,

Pour vous avoir entendu nous lire «Œdipe» et «Thésée», je sais la particulière tendresse que vous avez pour eux.

C'est pourquoi je leur appris l'arabe, afin qu'ils puissent aux lecteurs de l'Orient dire votre message, qui est confiance, courage, sérénité.

Ils témoigneront aussi de cette grande admiration que j'ai pour vous, et qui, depuis notre rencontre, est devenue une si précieuse amitié.

TAHA HUSSEIN

Le Caire, le 7 Octobre 1946.

صديق أندريه جيد

ممتلك تقرأ لنا قصتي «أوديب» و «ثيسوس» فعرفت
الحنان الخاص الذي تؤثرهما به .

ومن أجل هذا علمتها العربية لئيلقنا إلى قراء الشرق رسالتك
التي هي ثقة وشجاعة واستبشار .

وسيشهدان كذلك بما أضمر من إعجاب بك قد أصبح منذ
التقينا ودأ كرىماً .

ط حسين

القاهرة ، ٧ أكتوبر ١٩٤٦

La lettre suivante n'est en réalité qu'une dédicace destinée à figurer en tête de la traduction des deux œuvres de Gide que Taha Hussein s'apprête à faire paraître (v. pages précédentes). Mais Taha Hussein en a envoyé le texte à Gide, accompagné d'une « exquise lettre » (malheureusement non retrouvée) ; à quoi Gide répondra le 18 octobre.

VII.

Mon cher André Gide,

Pour vous avoir entendu nous lire *Œdipe* et *Thésée*, je sais la particulière tendresse que vous avez pour eux.

C'est pourquoi je leur appris l'arabe, afin qu'ils puissent aux lecteurs de l'Orient dire votre message, qui est confiance, courage, sérénité.

Ils témoigneront aussi de cette grande admiration que j'ai pour vous, et qui, depuis notre rencontre, est devenue une si précieuse amitié.

Taha Hussein.

Le Caire, le 7 octobre 1946.

Le remerciement de Gide ² est très chaleureux mais bref : c'est qu'il est, en cette fin d'année 1946, très occupé et très fatigué par la création de sa version de *Hamlet* par Jean-Louis Barrault au théâtre Marigny et la sortie du film que Jean Delannoy a tiré de *La Symphonie pastorale*...

VIII.

[Paris, vendredi] 18 octobre [19]46.

Cher Taha Hussein,

J'ai reçu ce matin votre exquise lettre. Vous, coupable envers moi !! Que de fois, au Caire ou à Paris, j'ai pu prendre

2. La lettre est adressée à « Taha Hussein bey » (le roi Farouk règne encore en Égypte et les titres n'avaient pas encore été abolis), « rue Scott Moncriff » (la rue, qui portait le nom de l'urbaniste britannique qui avait tracé le quartier résidentiel de Zamalek, dans l'île de Guézireh entre les deux bras du Nil, s'appelle aujourd'hui rue El-Baroudi, du nom d'un grand poète égyptien du XIX^e siècle). Les Taha Hussein louaient là une petite villa avec un jardinet jouxtant l'École des Beaux-Arts.

ces mots à mon compte ! sans cesse me sentant en retard de gentillesse et d'attention. Me voici, avec *Hamlet* et le film qu'on a tiré de ma *Symphonie pastorale*, surmené, harcelé de toutes parts, obligé de me défendre, de défendre le temps précieux qu'il me reste encore et [que] je voudrais employer mieux qu'à répondre à des journalistes...

Mais du moins je veux vous dire combien me touche l'affectueuse dédicace que vous pensez mettre en tête de votre traduction. C'est en ami que je vous remercie — et de tout cœur.

Mes respectueux et affectueux hommages à Madame Taha Hussein, je vous prie, et mes souvenirs bien cordiaux à vos enfants.

Votre bien attentif

André Gide.

Les premières répétitions du *Procès*, la pièce que Gide a tirée — avec la collaboration de Jean-Louis Barrault, qui en assure la mise en scène, — du roman de Kafka, commencent au théâtre Marigny en novembre 1946 et cette préparation durera longtemps : la première n'aura lieu que le 10 octobre 1947. Mais dès le début il pense amicalement à y inviter Claude-Moënis Taha-Hussein — qui se souvient encore aujourd'hui de Gide assis dans une avant-scène sur la droite, et de Barrault gesticulant et vociférant sur le plateau...

IX.

[Paris, jeudi] 28 Nov[embre 19]46.

Cher Claude T. H.,

Oui, j'étais à Bruxelles lorsque vous êtes venu rue Vaneau³. J'aurais eu plaisir à vous revoir ; et ce n'est que partie remise. Mais me voici suroccupé par la préparation, avec Jean-Louis Barrault, de la pièce que nous avons tirée du roman de Kafka : *Le Procès*, et, devant me maintenir à sa disposition, je n'ose prendre de rendez-vous. Mais j'ai pensé

3. Du 6 au 14 novembre, Gide est en effet allé à Bruxelles, en compagnie de la petite Dame, pour y redonner sa conférence de Beyrouth (« Souvenirs littéraires et problèmes actuels ») devant le jeune Barreau.

que peut-être il vous intéresserait d'assister à quelque répétition... Si oui, dites-le moi et, le moment venu, je vous ferai signe. En attendant, veuillez croire que je ne vous oublie pas. Je pense à vous en fumant les meilleures cigarettes qui soient, et les plus favorables au travail. Ne manquez pas de le dire à votre père ⁴ et le souvenir ému que j'ai gardé de nos récentes rencontres à Paris. Ah ! si je n'étais retenu ici par maintes obligations, quel plaisir j'aurais à revoir vos parents au Caire ! — mais pas avant de vous avoir revu d'abord.

Bien affectueusement votre

André Gide.

À cette lettre était jointe une carte de visite où il a écrit :

*Prière de laisser passer et de bien placer
M. Claude Taha-Hussein
et les personnes qui l'accompagnent.
André Gide.*

Au mois de janvier suivant, Taha Hussein profite de l'envoi de ses vœux de Nouvel An pour exprimer l'espoir d'un revoir et le regret que Gide ne revienne pas en Égypte...

X.

Zamalek ⁵, le [samedi] 25 janvier 1947.

Mon cher André Gide,

Il m'en coûte toujours de vous déranger dans votre repos, ou de vous distraire de vos travaux, que je sais nombreux et absorbants ; mais il m'en coûterait davantage de ne pas vous envoyer notre pensée affectueuse en ce moment de l'année qui est à peu près celui où nous avons le bonheur de vous avoir parmi nous, et de ne pas vous dire notre grand regret d'être privé de vous. Nous nous étions promis, et vous nous

4. Gide avait, lors de son séjour égyptien, particulièrement apprécié le tabac du pays. Taha Hussein lui avait offert quelques cartouches de cigarettes égyptiennes au moment de son départ.

5. V. ci-dessus note 2.

aviez laissé espérer, de bons moments à passer avec vous ; mais il faut croire que des bonheurs comme celui de vous rencontrer, de vous entendre et de causer avec vous ne sont pas faciles à obtenir.

Nous sentons d'autant plus cette privation que la France nous envoie cette saison pas mal de ses intellectuels, qui s'adressent aux Égyptiens par des conférences, et même par des articles écrits exprès dans les quotidiens. Tout cela est très intéressant ; mais je sais, moi, que la France n'a pas deux André Gide. Ne vous fâchez pas, mais je ne sais pas pour-quoi, à propos de certaines manifestations, je pense au fameux mot de Périclès : « L'année a perdu son printemps... » et j'ajoute : l'Égypte a manqué Gide.

Puisque j'ai parlé de Périclès, je vous parle d'*Œdipe* et de *Thésée*. La version arabe me plaît beaucoup ⁶ ; je sais que, à Bagdad surtout, vous avez beaucoup de lecteurs. Claude vous a laissé le volume, mais je me permettrai de vous envoyer une traduction en français de la partie de ma préface qui touche vos deux œuvres ⁷. J'espère que je n'ai pas mal interprété votre pensée.

Nous vous envoyons tous trois ⁸ notre amitié très affectueuse.

Taha Hussein.

Lorsque les Éditions Gallimard décident, à l'instigation de Gide, de publier en traduction française *Le Livre des jours*, Gide a tenu à consulter Claude-Moënis pour la revision du texte. Au cours de plusieurs séances de travail rue Vaneau, ils ont revu ensemble de très près la traduction en

6. Affirmation surprenante : jamais Taha Hussein n'a exprimé la moindre satisfaction à l'endroit de n'importe lequel de ses écrits... Ne faut-il donc pas lire plutôt : « La version arabe plaît beaucoup », ce que justifierait la phrase suivante : « à Bagdad surtout, vous avez beaucoup de lecteurs » ?

7. Claude-Moënis T.-H. se rappelle fort bien d'avoir remis à Gide un exemplaire du livre que l'éditeur égyptien lui avait adressé à Paris, mais ne garde aucun souvenir de lui avoir transmis cette « traduction en français de la partie de [l]a préface » de son père...

8. C'est-à-dire lui-même, son épouse et sa fille (son fils étant toujours à Paris, à l'École normale).

question (la première partie de cette autobiographie était due à Jean Lecerf, la seconde à Gaston Wiet, tous deux éminents arabisants et amis de Taha Hussein⁹). Pour les « diverses menues corrections » qu'il souhaitait y apporter, Gide tenait à l'avis du fils de l'écrivain (qui se souvient de les avoir toutes acceptées) afin de s'assurer qu'elles ne trahiraient pas le texte arabe original auquel il n'avait pas accès.

XI.

Paris, le [lundi] 10 février [19]47.

Mon cher Claude Taha-Hussein,

Je serais très désireux de vous revoir et d'examiner avec vous les épreuves du livre de votre père que j'achève de revoir très attentivement. Je viens de téléphoner à la Nouvelle Revue Française pour m'assurer qu'il est encore temps d'apporter à ces épreuves les diverses menues corrections que je voudrais vous proposer.

Vous serez bien gentil de m'appeler au téléphone (Invalides 18-03) afin que nous convenions d'un rendez-vous.

Tout affectueusement et attentivement votre

André Gide.

Autre secours que Gide sollicite de Claude-Moënis : des précisions, biographiques et bibliographiques, qui l'aideront à rédiger sa préface au *Livre des jours* :

XII.

[Paris,] ENS, 45 rue d'Ulm, mercredi 19 février 1947.

Monsieur,

Voici les textes que je vous ai promis hier après-midi. Vous y trouverez peut-être quelques précisions utiles, surtout du côté de la liste bibliographique.

Que ce mot me permette de vous dire (puisque aussi bien ma timidité devant vous me paralyse !) combien je suis profondément touché de l'affection et du soin que vous apportez

9. C'est chez Gaston Wiet, alors directeur du Musée d'Art arabe du Caire, que Gide était descendu lors de son second séjour au Caire.

à la réédition du *Livre des Jours*, combien également m'a ému l'accueil exquis que deux fois vous m'avez réservé.

Fidèlement vôtre

Claude Taha-Hussein.

La carte postale illustrée que Gide adresse deux mois plus tard à Claude-Moënis, d'Ascona (du 22 mars au 28 avril, il est allé dans le Tessin rejoindre sa fille et son gendre), est une réponse à une lettre (non retrouvée) où le fils de Taha Hussein lui expliquait ce qu'avait été la publication par celui-ci, en 1929, de sa *Poésie préislamique* et le retentissement qu'avait eu cet ouvrage de critique littéraire dans le monde arabomusulman d'alors.

XIII.

[Ascona, lundi] 14 avril [19]47.

Cher Claude T. H.,

Extrêmement intéressé par ce que vous me dites de l'étude de votre père sur la poésie préislamique et sur son retentissement — prodigieux ! Mais à présent il est trop tard pour faire figurer ces renseignements dans ma Préface — que du reste ils alourdiraient inutilement. Je rentre à Paris à la fin du mois, désireux de vous revoir et de parler avec vous de la *Salomé* (1) de Wilde ¹⁰.

André Gide.

(1) écrite par O. W. en français — texte revu par Pierre Louÿs ¹¹.

Gide a sans doute envoyé lui-même le numéro du *Littéraire* où parut d'abord sa préface au *Livre des jours* (n° du 12 avril 1947) — sous forme d'un « article » intitulé « Rencontre avec l'écrivain arabe Taha Hussein ». Celui-ci l'en remercie juste au moment où le livre doit sortir des presses.

10. Pourquoi ? Parce que Claude-Moënis, à l'École normale supérieure, prépare alors son diplôme d'études supérieures sur le thème de Salomé dans la littérature européenne.

11. Wilde a dédié l'édition française de son drame « à mon ami Pierre Louÿs ». Dès 1891, il lui en avait montré le manuscrit, de même qu'à Marcel Schwob et à Adolphe Retté, et tous trois lui avaient alors suggéré des corrections.

XIV.

Zamalek, le [mercredi] 7 mai 1947.

Mon cher André Gide,

Il y a des miracles ; vous me consacrez un de vos articles. Et quel article ! Je l'ai lu, relu, et je le relirai encore ; mon cœur vous remercie plus que vous ne pouvez l'imaginer et plus que je ne peux le dire. Je vous parle sincèrement — comme vous-même parlez à tous : je n'ai jamais cru mériter un compliment, et quand on m'en fait un, je le considère comme un geste de bonté, et je me trouve très embarrassé pour y répondre. Quand ce geste vient de vous, mon embarras devient énorme. J'ai longtemps hésité avant de vous écrire ; le mieux était peut-être d'attendre de vous rencontrer ; peut-être auriez-vous senti dans ma poignée de main ce que je ne peux pas exprimer ; mais c'eût été impoli ; force m'est donc de vous écrire cette banale lettre.

Maintenant, permettez-moi de vous faire une confidence : je n'ai jamais eu le dessein d'écrire *Le Livre des Jours*, et quand j'en dictais les chapitres, je ne pensais pas à les publier ; je ne pensais même pas à faire œuvre littéraire. C'était une sorte de retour en moi-même, je me réfugiais dans le passé pour m'évader du présent, pour me consoler de déceptions assez amères. Deux crises avaient éclaté entre les pouvoirs publics et moi. La première avait été causée par mon livre sur la poésie préislamique et a failli m'enlever la chaire de littérature arabe à l'Université du Caire ¹². La seconde, quelques années plus tard, m'éloigna du décanat de la Faculté des Lettres et de cette même Université, parce que je défendais une autre forme de la liberté de pensée ¹³.

J'ai dû croire que ce livre valait quelque chose parce qu'on me le disait de toutes parts. Je ne suis pour rien dans sa tra-

12. V. plus haut lettre XIII. L'ouvrage avait encouru les foudres de l'Université islamique d'El-Azhar et des milieux musulmans conservateurs.

13. Cette « seconde crise » fut déclenchée par les articles de Taha Hussein contre le pouvoir tyrannique du roi Fouad qui tentait d'étouffer la jeune démocratie égyptienne et de museler l'opposition.

duction en langues étrangères. C'est grâce à vous que Gallimard en fait une édition. Je n'ai pas pensé une minute que cette édition aurait l'insigne honneur de porter votre nom.

Si je vous fais toutes ces confidences, c'est simplement pour vous dire que je trouve dans votre magnifique préface la plus douce consolation aux amertumes passées. Je ne sais pas si j'ai réussi à m'expliquer.

Ma femme a été très touchée par ce qui la concerne ; elle vous le dira elle-même quand elle vous verra. Mais laissez-moi vous remercier particulièrement d'avoir si délicatement compris et interprété la vérité de ma conscience et le vrai sens de ma vie.

Affectueusement vôtre,

Taha Hussein.

En 1948, comme tous les étés, les Taha Hussein partent pour l'Europe et font à Paris un long séjour — descendant toujours à l'hôtel Lutétia, dont Gide fréquentait souvent la brasserie. Débordé et pensant ne pas trouver le temps de revoir ses amis, il a pourtant envoyé, dès qu'il a appris leur arrivée, des fleurs à Suzanne Taha-Hussein. Mais, à la fin du mois de juillet, il les retrouvera au Lutétia.

XV.

Paris, le [jeudi] 1^{er} juillet [19]48.

Chère Madame,

Je suis tout heureux que ces quelques fleurs aient pu vous sourire à défaut de moi-même, qui ne peux guère espérer vous revoir avant votre départ ; mais je prends bonne note de cette date : 18 juillet, annonçant votre retour à Paris. À ce moment j'espère être un peu plus libre... si tant est que je n'aie pas quitté Paris.

Veillez transmettre à Taha mes bien affectueux souvenirs et accepter mes plus souriants hommages.

André Gide.

Non daté, ce billet doit être de 1947 ou de 1948, en tout cas antérieur à 1949, année où Amina, la fille de Taha Hussein, s'est mariée : l'enve-

loppe est en effet adressée à « Monsieur, Madame et Mademoiselle Taha Hussein bey ».

XVI.

[Paris,] HÔTEL LUTÉZIA [s. d.].

Chers amis,

J'ai tâché de vous revoir... vous n'étiez pas à Paris. Aujourd'hui vous veniez de sortir quand je suis arrivé au Lutétia — où j'ai dîné, par grand espoir de vous revoir ensuite ; mais hélas ! je ne puis vous attendre plus longtemps, et c'est à ce papier que je confie ce que j'aurais voulu vous dire de vive voix : vœux, hommages, souhaits de bon retour, assurance de fidèle et profonde amitié.

Inoubliusement votre

André Gide.

La lettre suivante est adressée à Taha Hussein qui, cette année 1949, a été invité à faire des conférences à Londres, Cambridge et Oxford (il a été reçu, à Oxford, docteur *honoris causa* de l'Université). Cette même année a apporté au couple une grande tristesse: la mort de la sœur de Suzanne Taha-Hussein, et une grande joie : le succès à l'agrégation des lettres de Claude-Moënis — qui, à l'épreuve de thème grec, a eu à traduire un passage du *Thésée* de Gide... Dans sa lettre (non retrouvée), le jeune agrégé expliquait aussi à Gide qu'il allait maintenant s'atteler à la préparation d'une thèse de doctorat et lui demandait son avis sur le sujet qu'il envisageait de traiter : la présence de l'Islam dans la littérature française romantique ¹⁴.

XVII.

Nice, [vendredi] 14 octobre [19]49.

Cher ami — chers amis,

En rangeant des papiers, hier, je tombe avec stupeur sur une enveloppe *non encore ouverte*, que j'avais sans doute reçue au moment d'un départ et glissée tout aussitôt dans ma

14. La thèse sera soutenue en Sorbonne en 1961, dix ans après la mort de Gide.

valise, par impardonnable inadvertance. Elle contient, cette enveloppe, une exquisite lettre de Claude (datée du 4 septembre) à laquelle je reste confus de ne pas avoir aussitôt répondu — quand ce n'eût été que pour vous dire la part que je prends au triste deuil qu'il m'annonce ; et pour vous envoyer des vœux au sujet des conférences anglaises. À présent il est trop tard, et je ne puis qu'espérer du moins qu'elles auront remporté plein succès.

Cette lettre-ci vous trouvera-t-elle encore à Paris ? de sorte que vous puissiez aussitôt dire à Claude combien je le félicite de son succès (grâce à *Thésée*, c'est merveilleux !!) et du choix de sujet pour sa thèse. J'espère bien le revoir à Paris, s'il est rentré rue d'Ulm, ainsi que je le suppose ; mais, sur ce seul point, sa lettre manque de précision — et c'est aussi pourquoi c'est à vous, cher ami Taha, que j'écris, plutôt qu'à lui ; espérant que cette lettre vous atteindra avant votre départ pour l'Égypte. Je l'emplis de mes souvenirs les meilleurs et d'affectueux messages pour vous et les vôtres, d'hommages pour Madame Taha Hussein. Quand vous reverrai-je ? Ma santé reste très chancelante et je n'ose risquer aucun projet lointain... Mais ne doutez pas que mon affection reste aussi vive et attentive qu'aux meilleurs jours.

Votre

André Gide.

Dernière lettre. Gide mourra un an plus tard. Claude-Moënis, d'un voyage de deux semaines qu'il fait en Italie du Sud et en Sicile avec un ami normalien et futur helléniste, s'est rappelé combien cette région est chère au cœur de l'écrivain et a envoyé une carte postale à Gide...

XVIII.

[Juan-les-Pins, vendredi] 10 février [19]50.

Cher Claude Taha-Hussein,

Votre gentille carte me rejoint et me fait regretter plus encore d'avoir quitté Paris sans vous revoir. Mais je n'en pouvais plus. Avant de recommencer à vivre, un long temps de repos m'est nécessaire.

Mais je n'oublie ni vous ni aucun des vôtres. Ne doutez pas de ma bien affectueuse attention.

André Gide.

*

Nous reproduisons ci-après le texte de la préface qu'écrivit Gide en février 1947 pour l'édition (Gallimard, 1947, VI-286 pp., ach. d'impr. 8 mai) de la traduction française, due à Jean Lecerf et Gaston Wiet, du Livre des jours (sous le titre « Rencontre avec l'écrivain arabe Taha Hussein », cette préface fut d'abord publiée dans Le Figaro littéraire du 12 avril 1947) ; puis la contribution de Taha Hussein au numéro d'Hommage à André Gide de La NRF de novembre 1951 (pp. 54-8).

**ANDRÉ GIDE :
PRÉFACE AU LIVRE DES JOURS
DE TAHA HUSSEIN**

Un extraordinaire dépaysement de la pensée, c'est ce que j'éprouve d'abord en lisant *Le Livre des Jours*. Il s'y ajoute une autre étrangeté : c'est l'œuvre d'un aveugle, et, d'un bout à l'autre de son récit, l'auteur ne nous le laissera pas oublier. Il retrace avec minutie ses premières expériences d'enfant, sans cesse « attentif à ne pas... laisser paraître sur son visage cette *disgrâce des ténèbres* qui si souvent obscurcit la physionomie des aveugles » ; ses premiers contacts avec le monde extérieur sont, presque tous, hélas ! vulnérants. Il nous peint ce monde, qu'il ne peut voir, et dont il ne prendra connaissance que par les multiples petites blessures qu'il en reçoit. Ses parents sont de pauvres gens et leurs prévenantes tendresses ne suffisent pas à préserver l'enfant des heurts douloureux. Emmuré dans sa cécité, il ne peut participer aux amusements des autres enfants de son âge ; non plus qu'il ne pourra, plus tard, lorsque nous le suivrons au Caire, accompagner dans leurs divertissements les étudiants de l'Université, ses condisciples. Mais cet isolement, dont il souffre sans cesse, et le repliement involontaire qui s'ensuit développeront à son insu les qualités les plus rares de moraliste, de critique et de poète, qui feront de lui, par la suite, le plus éminent représentant de la littérature musulmane d'aujourd'hui. C'est aussi que s'est éveillé très tôt chez l'enfant un impérieux désir de s'instruire, de cultiver son esprit, de s'élever au-dessus du misérable milieu où longtemps il doit végéter. Il importe

d'abord qu'il en sente et comprenne l'effarante médiocrité. Or, autour de lui, tous acceptent ; ce n'est même pas de la résignation ; il y a sagesse, lui dira-t-on, à prendre son parti d'un mal et même à ne point considérer comme un mal l'inévitable, voulu par Dieu. Mais, sous son aspect craintif, Taha Hussein est un révolté ; son apparente modestie n'est que le revêtement d'un immense et légitime orgueil. Il prend conscience de sa propre valeur, de « son esprit de contradiction et de son penchant à la rébellion », à la faveur d'une petite algarade avec ses parents, qu'il relate avec sa minutie coutumière. Et tout au long de son long récit s'exerce un esprit critique d'une causticité singulière ; mais particulièrement dans la seconde partie du livre, lorsque l'enfant a quitté son village natal, pour aller suivre, au Caire, les cours des divers maîtres réputés. Quels maîtres ! et quel enseignement que le leur ! « Oncques ne vis rien de plus sot, de plus pédant, d'une fadeur plus exaspérante que ces professeurs du Collège Henri IV », écrivait Renan dans ses *Cahiers de jeunesse* (p. 337) et, après avoir passé en revue quelques-uns de ces pantins sinistres (« des embarrassés, comme on dit en Bretagne », de faux savants qui « peuvent être pédants sans crainte »), il ajoute : « Je me convaincs toujours de plus en plus » (le *toujours* est bien inutile ; mais rien de plus lâché que l'écriture de ces *Cahiers*) « que cette éducation est radicalement fautive, que ces hommes sont pitoyables et d'une prétention inexprimablement comique. *Rhétieurs et grammairiens* (c'est Renan qui souligne), pas autre chose. L'éducation en est au point où elle en était dans les premiers siècles de notre ère, livrée à de pitoyables trafiqueurs de paroles. » Je me remémorais ces lignes en lisant *Le Livre des Jours*. Et la peinture que fait ici Taha Hussein des tristes maîtres dont il lui fallait, au Caire, écouter les cours, n'est pas moins sombre que celle de Renan à laquelle elle me fit penser. Mais sans doute était-il plus facile à l'étudiant français de s'émanciper, qu'à l'élève soumis aux disciplines coraniques où tout conspire à domestiquer, à asservir : ancestrales coutumes et routines, absence d'exemples libérateurs, d'encouragements, de compréhension à l'entour ; ajoutons, pour Taha Hussein, cette affreuse nuit où le maintient son infirmité. C'est là ce qui rend si attachant ce récit, en dépit de ses lassantes lenteurs : une âme est là qui étouffe, qui veut vivre et qui se débat. Et l'on doute si, des ténèbres qui l'oppressent, celles de l'ignorance et de la sottise ne sont pas plus épaisses encore et redoutables et mortelles que celles de la cécité. Elles enveloppent, celles-là, l'Égypte entière, plus assoupie qu'une momie et ligotée des bandelettes de l'érudition vaine, de la récitation des textes vétustes, de la ratiocination et ruminant du passé ; aucun sursaut de l'esprit n'est venu la secouer et réveiller d'entre les morts ; elle ne cherche plus dans l'Islam qu'une confirmation de son

sommeil spirituel, et emprisonne la Science dans des surates dont elle fait de chaque terme un verrou. « Sait-il bien son Coran ? » Cela seul importe ; et le moindre lapsus prend allure de catastrophe. Alors je m'émerveille : eh quoi ! c'est cet enfant aveugle qu'Allah va fournir à l'Égypte, et qui sera son guide clairvoyant ! Après quel effort surhumain pour, d'abord, regarder lui-même, se réveiller d'entre les morts. Et l'on ne sait ce qu'il sied d'admirer le plus : sa confiance en soi, son intelligence, son légitime orgueil ; ou l'intervention angélique de celle qui comprit sa valeur, dont l'assistance et le dévouement permet de cette valeur insigne d'œuvrer. Nous ne la connaissons, cette intervention, que par une discrète allusion dans l'épilogue de la première partie de ce livre, où l'auteur, s'adressant à sa fille, l'invite à reporter ses regards sur celle qui « a changé en joie la misère de son âme, fait de son infortune un bonheur, et de son désespoir une espérance ».

L'œuvre littéraire de Taha Hussein, né en 1889, est considérable : vingt volumes de critiques et d'essais (le premier paru en 1927) dont cinq sur le théâtre français ; six romans ; trois recueils de contes ; des traductions en arabe de Sophocle et de Racine, grâce auxquelles *Andromaque* et *Électre* purent être applaudies par le public musulman du Caire ; enfin ce *Livre des Jours*, traduit déjà en huit langues, où l'auteur relate les souvenirs des premiers temps pénibles de sa vie disgraciée d'infirme.

Le récit, à notre grand regret, s'arrête avant la recouvrance, que toutefois il nous laisse un peu pressentir ; espérons que Taha Hussein le poursuivra, car le plus intéressant reste à dire : son premier contact avec l'étranger, l'initiation, les étapes de ce lent progrès de l'aveugle vers la lumière. Ceux qui connaissent Taha Hussein bey, qui savent quelle influence il exerce, l'autorité que ses mérites enfin reconnus et sa haute situation lui confèrent, le rayonnement de sa seule présence, comprendront la distance énorme et qui semblait infranchissable entre sa glorieuse situation actuelle et la déréliction de ses débuts. C'est le franchissement de cet abîme qu'il importe à présent qu'il nous dise.

De mon dernier voyage en Égypte ma rencontre avec Taha Hussein reste le souvenir de beaucoup le plus important, le plus beau. Quelle sérénité tranquille dans son sourire (j'allais dire dans son regard !), quelle aménité dans le ton de sa voix, quel charme et quelle sagesse dans ses propos ! L'on se promène avec lui dans le jardin de la connaissance et l'on s'étonne de ne le surprendre en défaut sur rien : les auteurs des langues étrangères lui sont devenus familiers et sa mémoire tient du prodige. L'on attend qu'il nous dise comment il a pu apprendre si bien notre langue, sans doute instruit par la reconnaissance et l'amour ; l'histoire aussi de ses découvertes successives, de ses acquêts intellectuels, de ses

premiers ravissements. Un goût sûr, un esprit critique à l'affût et sans cesse averti l'ont guidé dans le choix de ses lectures. Il s'intéresse à tout et sa curiosité, tard éveillée, reste jeune et comme affamée. J'admiraits la pertinence de ses critiques, et tout à la fois la générosité de ses enthousiasmes et la violence de ses oppositions. Entre toutes choses de lui, j'aimais son rire ; pur, amusé, joyeux comme le rire des enfants. J'appris que ses premiers écrits, sur les poètes préislamiques, ou plutôt contre eux, firent scandale. Dans ce monde arabe, trop dispos aux stagnantes vénéra-tions, la révolte est le commencement du progrès. L'Égypte n'avait pas connu comme la Grèce, sa voisine, de ces réveils successifs, de ces glorieux sursauts lyriques, capables de rénover la langue antique, de la maintenir en constante haleine pour l'expression de pensées et de passions nouvelles. La littérature arabe restait figée et le parler populaire s'écartait d'elle, de sorte que l'écriture savante, seule admise, approuvée, enseignée, devenait de plus en plus impropre à exprimer quoi que ce soit d'actuel, de vivant. Je ne m'étonne pas beaucoup d'entendre dire que l'éman-cipation apportée par Taha Hussein porta d'abord et principalement sur le langage même, car il n'est pas de révolution intellectuelle et morale qui ne nécessite et n'entraîne un renouveau formel, une refonte de l'expres-sion.

Cette joie immédiate de l'écriture, hélas ! nous ne pourrons pas la goûter. Si bonne que puisse être la traduction du *Livre des Jours*, elle ne peut nous faire entrevoir ce que le récit de Taha Hussein apporte, en son pays, de nouveauté ; au surplus, quand elles seraient perceptibles, les hardiesses de présentation et de style ne sauraient nous surprendre. Nous sommes, depuis longtemps, blasés. Mais ce qui nous surprendra peut-être, soulés que nous sommes, en littérature du moins, de banqueroutes et de faillites, c'est l'exemple enfin d'une réussite, d'un triomphe de la vo-lonté, d'une patiente victoire de la lumière spirituelle sur les ténèbres ; par quoi ce livre, exotique et inactuel, est si noble et si réconfortant.

Février 1947.

TAHA HUSSEIN : CE GRAND DON DE CONVERSATION ET D'AMITIÉ...

Comme il est difficile de parler de quelqu'un qui vient de nous quit-ter ! C'est presque déloyal : un homme vivant peut vous répondre, si vous vous trompez ; il peut se défendre, il peut vous éclairer, si vous êtes peu ou mal informé. Respecter, par delà la tombe et l'implacable silence,

quelqu'un que l'on a aimé, c'est jusqu'à un certain point s'interdire de parler de lui. Je parlerai d'André Gide, pourtant, non pas pour lui tresser des couronnes, ni pour entonner un panégyrique que son bon goût et son tact parfait eussent réprouvés ; encore moins pour juger une œuvre qui appartient sans doute à nous tous, mais que les Français et les savants en lettres ont plus de droits à qualifier. Je parlerai timidement, avec la peur de toucher lourdement, maladroitement un passé qu'on ne peut plus changer — parce que, égrener quelques souvenirs, si minces soient-ils, c'est être encore un peu avec lui. Surtout je voudrais témoigner que cet homme, dont on a si souvent dit que l'action était néfaste, fut pour moi constamment un compagnon, un ami, un secours. Je dirai donc brièvement ce que j'ai su de lui — bien peu — mais je pense que si chacun de ceux à qui il a fait ce grand don de conversation et d'amitié dit ce qu'André Gide lui a donné, un monument sera élevé à sa mémoire.

Quand on apprend le français assez tard, et qu'on vient à Paris pour faire autre chose que de la littérature française, on est excusable de n'avoir connu d'abord André Gide que par oui-dire. C'est ainsi que je l'ai connu sans le connaître pendant que j'étais étudiant en France. Je savais que c'était un grand écrivain, qu'il était très discuté pour certaines originalités, et c'est tout. Je ne l'ai pas connu beaucoup plus lorsque, rentré dans mon pays, je me suis consacré à l'étude de la littérature arabe ancienne.

Ce n'est qu'en 1932 que j'approchai directement son œuvre. En ce temps-là j'avais grand besoin de m'évader : je venais de me heurter à l'autorité excessive d'un gouvernement tant soit peu dictatorial. Je perdais à la fois ma chaire de professeur et mon poste de doyen de la Faculté des Lettres. Je voulais laisser mes adversaires aux prises avec mes défenseurs ; et, fatigué pour un temps de la littérature arabe, je me réfugiai dans les livres français. C'est un livre de Gide qui s'offrit à moi, peut-être par hasard. Je n'en avais pas lu la moitié que je vouais à l'auteur la plus chaleureuse admiration ; car j'y trouvais franchise, courage, amour farouche de la liberté, refus non moins farouche de toute compromission. Rien ne correspondait davantage à mes dispositions d'alors. Je m'enfonçai dans la lecture de Gide et je crois bien que tout ce qui se trouvait à ma portée y passa. Et, comme il est naturel quand on admire vraiment, je voulais que tout le monde partageât mon émotion et je faisais lire André Gide autour de moi.

Le temps passa ; le régime changea ; je repris ma chaire, je retrouvai mon décanat ; mais Gide ne m'abandonna point : la littérature arabe, malgré toute la ferveur de mon amour pour elle, ne put m'en distraire. Entre 1936 et 1937, *La Symphonie Pastorale* fut traduite sur mon insti-

gation ; pour la première fois Gide était révélé au grand public de langue arabe.

En 1939, je faillis le connaître pour de vrai : il faisait en Égypte son premier voyage ; un ami commun essaya de l'amener à la maison. Mais Gide venait de perdre sa femme ; tout à son chagrin, il désirait ne rencontrer personne, préférant, comme il me l'écrivit dans une lettre, par ailleurs exquise, vivre avec ses souvenirs. La rencontre fut donc manquée ; mais cette lettre servit de prélude à des relations qui ne s'interrompirent plus.

La guerre retarda encore notre rencontre. Nous ne pouvions correspondre, et je suis sûr que pendant la tourmente il ne pensa pas à moi une seule fois. Mais moi, je pensais beaucoup à lui. Je lisais son *Journal* ; j'en étais profondément remué et le faisais connaître aux lecteurs orientaux. Tout de suite après la guerre, je fis traduire *La Porte étroite*, *L'École des Femmes*, *Geneviève*, *Robert*, *Isabelle*.

Quand Gide revint en Égypte pour la seconde fois, en 1946, il y avait dans ce pays un public qui le lisait et l'aimait sans rien connaître au français.

La traduction de *La Porte étroite* fut l'occasion d'une autre rencontre intellectuelle entre nous. Un genre de rencontre qu'il aimait par-dessus tout. Cette fois nous n'étions pas d'accord ; sa façon de penser me paraissait inexacte, et je le lui dis. En accordant l'autorisation de traduire son œuvre au jeune Oriental qui l'avait sollicitée, Gide exprimait un doute, presque une conviction à vrai dire : son livre ne serait pas compris, à plus forte raison ne serait pas aimé dans un pays musulman ; car, pour lui, l'Islam était une religion qui affirme et qui, tranquilisant l'esprit d'une manière absolue, ne laisse aucune place à l'inquiétude. Je présentai la traduction, et je m'adressai à l'auteur dans une lettre ouverte ; j'essayais de lui expliquer que l'Islam dont on lui avait parlé, ou qu'il croyait connaître, n'avait aucun rapport avec le véritable Islam, que l'inquiétude n'y était certes pas absente, et que l'Orient musulman s'intéresserait à son livre tout comme l'Occident chrétien.

La publication de sa lettre et de ma réponse fit quelque bruit. Et c'est comme à une vieille connaissance qu'il me rendit visite en cet hiver de 1946.

C'était un matin ; on n'avait pris aucun rendez-vous d'avance : tout juste, un coup de téléphone trois minutes avant son arrivée. Je ne pourrai pas oublier la première heure que nous passâmes si simplement ensemble. Il ne parlait pas beaucoup, il interrogeait ; je répondais. Et c'était pour moi, qui suis timide, bien curieux : je lui répondais très familièrement. Comme il savait mettre les gens à leur aise quand il le voulait !

De sa lettre au traducteur de *La Porte étroite* et de ma réponse, il ne fut pas question ; mais il se renseignait sur l'Islam, avec soin, avec précision, comme s'il avait préparé d'avance ses questions. Après une heure de cet examen charmant, il dit de sa voix si prenante, et en me mettant la main sur l'épaule : « Mais alors vous aviez raison dans cette lettre, que je n'ai lue qu'en arrivant en Egypte ! »

À ce moment la sonnerie du téléphone nous dérangerait : Gide devait se rendre à la Faculté des Lettres pour y rencontrer professeurs et étudiants de littérature française, mais le doyen demandait si M. Gide voulait bien surseoir à sa visite « étant donné quelques troubles estudiantins ». Je fis part à Gide de cette communication, il éclata de rire, et déclara qu'il était ravi, car il adorait les contretemps. La visite se prolongea donc et je gagnai l'heure qui avait été réservée à la Faculté. La conversation continua, mais non plus sur l'Islam ; cette fois, c'était moi qui interrogeais : nous parlions de littérature française. Ma femme et ma fille s'étaient jointes à nous ; et je crois que Gide eut alors le sentiment d'une intimité qui lui avait jusque-là manqué sur cette terre étrangère. Il partit en promettant de revenir ; et en effet nous nous retrouvâmes plusieurs fois par semaine tout le temps de son séjour.

André Gide au Caire ! grand événement pour les Cairotes. Grande fatigue pour lui — qu'il voulait éviter en se mettant à l'abri : pas de séjour à l'hôtel, pas, ou presque pas, de réceptions. Il ne put pourtant pas esquiver une conférence, et dut s'exécuter un soir, au lycée français. Mais quel tourment, quelles hésitations ! Avec quelle timidité de débutant il s'avança sur l'estrade et commença de parler ! Je crois bien que cette timidité lui faisait perdre un peu le fil de sa pensée ; pour se retrouver il demanda, avec la grâce souverainement élégante qui était sienne, la permission d'allumer une cigarette. Cependant la radiodiffusion avait enregistré sa causerie ; le soir, on voulut la lui faire entendre : il écouta les premières phrases, et c'est tout juste s'il ne cassa pas le poste, tellement il était mécontent de lui ! Il quitta la pièce et se réfugia dans sa chambre. Pour beaucoup d'entre nous, pourtant, cette causerie simple, sans ordre peut-être, mais certes sans fadeur, et comme intime, reste un beau souvenir.

Je voudrais dire combien je lui suis reconnaissant de la plus grande marque de confiance délicate et tendre qu'il me donna, ce soir après le dîner, où, tirant tout à coup de sa poche les derniers feuillets des épreuves de *Thésée*, il me demanda doucement si je voulais qu'il me les lût. Sa voix, forte et harmonieuse, dit alors le dialogue d'Œdipe et de Thésée. Par pudeur, mais à grand-peine, je retenais mes larmes : avec quelle délicatesse Thésée parlait à l'interlocuteur qui avait fermé ses yeux à la lu-

mière du monde, pour ouvrir son âme à la lumière intérieure.

Le lendemain, Gide me dit qu'*Edipe* et *Thésée* étaient ses œuvres préférées ; il les aimait « tendrement ». Je lui demandai la permission de les traduire moi-même : « Alors, me dit-il en me prenant la main, réunissez-les en un seul volume. » Ce que je fis.

À chacun de nos voyages à Paris — toutes les fois qu'il y était lui-même — nous nous sommes revus.

Que l'on m'excuse de parler de moi. Je n'ai rien à vous apprendre de lui ; je ne peux que vous dire le bien qu'il m'a fait — toujours. — Sa présence, sa pensée, sa conversation m'ont toujours rendu, sans qu'il le sache, du courage, et peut-être de la confiance.

Cher, très cher André Gide, il faudrait une autre éloquence pour parler dignement de vous. Pardonnez ces lignes pauvres et maladroitement ; je ne les écris que pour vous dire merci.